

Islande. Jón Gnarr : quatre ans d'anarchie, quel bonheur !



De 2010 à 2014, Reykjavík a vécu une expérience unique en son genre : autour du comédien et nouveau maire Jón Gnarr, des artistes se disant anarcho-surréalistes, totalement novices en politique, ont dirigé les affaires de la capitale islandaise. Avec un succès étonnant.

Une fois le dépouillement terminé, la Première ministre islandaise a déclaré que le résultat était un "choc". Un choc pour tout le monde ou presque : pour les partis traditionnels au pouvoir parce qu'ils venaient de perdre l'élection, et pour le nouveau parti parce qu'il venait de gagner.

On n'avait encore jamais vu ça, ni en Islande ni nulle part ailleurs. Reykjavík avait toujours été une ville plutôt conservatrice, mais ce temps était tout d'un coup révolu. Avec un score de 34,7 %, elle venait de porter au pouvoir une nouvelle force : les anarcho-surréalistes. Livide, Jón Gnarr, leur tête de liste, humoriste de métier, est entré ce soir-là dans une salle en folie, bondée d'anarchistes éméchés. Le poing levé mais mal assuré, il a déclaré : *"Welcome to the revolution ! Hourra, tout est possible !"* Jón Gnarr était désormais le maire de Reykjavík.

Autant dire le numéro deux de l'île, juste derrière le Premier ministre : un tiers des Islandais habitent la capitale et un autre tiers y travaillent. La ville est le plus gros employeur du pays et son maire dirige 8 000 fonctionnaires. Rien d'étonnant que le résultat de cette élection ait provoqué la stupéfaction. A l'époque, Reykjavík était en pleine déprime. La crise financière avait mis le pays tout entier au bord de la faillite – l'Etat, la ville, les entreprises et les habitants. Les membres du parti anarcho-surréaliste

baptisé Le Meilleur Parti étaient en majorité des stars du rock, et presque tous des ex-punks. Aucun d'entre eux n'avait jamais siégé dans une assemblée politique. Leur slogan pour juguler la crise : *"Plus c'est punk, moins c'est l'enfer !"* Mais qu'est-ce qui leur avait pris, à ces électeurs conservateurs de Reykjavík ?

Une chose est sûre, ils avaient fait preuve de courage. Le 27 mai 2010, ils étaient passés à l'acte, réalisant ce dont tout le monde parlait : retirer le pouvoir aux hommes politiques pour le confier à des amateurs. Ainsi a débuté une expérience politique unique en son genre : comment ces novices allaient-ils gouverner ? comme des punks ? comme des anarchistes ? en pleine crise ? Pour apprécier la témérité des électeurs de Reykjavík, il suffit de consulter quelques-unes des principales promesses de campagne du Meilleur Parti : distribution de serviettes gratuites dans les piscines ; introduction d'un ours polaire au zoo de la ville ; importation de Juifs *"pour qu'il y ait enfin des gens qui s'y connaissent en économie en Islande"* ; un Parlement sans drogue d'ici à 2020 ; un conseil municipal inactif : *"Nous avons travaillé dur toute notre vie, nous souhaitons maintenant être très bien payés à ne rien faire"* ; des transports collectifs gratuits. (Programme assorti de la mention : *"Nous pouvons faire encore plus de promesses que les autres partis parce que nous n'en tiendrons aucune."*)

Le Meilleur Parti est né d'une idée de sketches pour la télévision. En 2008, Jón Gnarr crée le personnage d'un politicien mielleux qui promet la lune. L'idée tombe à l'eau quand les foules commencent à manifester devant le Parlement après le krach boursier : l'humeur n'est plus à la plaisanterie. Or Jón Gnarr aime son personnage : c'est une crapule, mais il est drôle. Il poste quelques vidéos sur YouTube. Les gens cliquent et Gnarr monte le site Internet du Meilleur Parti, une parodie de parti politique qui a pour slogan lumineux : *"Pourquoi voter pour le moins bon quand on peut voter pour le meilleur ?"*

Le Meilleur Parti décide de se présenter aux élections. Jón Gnarr réussit à convaincre d'autres artistes de figurer sur la liste : Einar Örn, par exemple, qui fut le premier à monter sur scène avec Björk et qui est encore plus imprévisible qu'elle, ou Óttarr Proppé, un punk incontournable et hypercultivé, et Björn Blöndal, qui sont respectivement le chanteur et le bassiste de Ham, un groupe de heavy metal. Les femmes lui donnent davantage de fil à retordre, mais il réussit à confier la direction de la campagne à la politologue Heida Helgadóttir, fraîchement diplômée, et il est particulièrement fier de compter dans ses rangs Elsa Yeoman, une Juive à l'humour décapant, grâce à qui le Meilleur Parti est le seul à avoir *"un nom à consonance étrangère"* bien placé sur sa liste. Les premiers sondages lui donnent 0,7 %. Jón se réjouit à la télévision de ce *"raz de marée"*. Et ce n'est effectivement que le début.

Le candidat. Rien ne prédestinait le jeune Gnarr au bonheur ou au succès. Enfant né sur le tard de parents aigris – un père policier et stalinien, abonné à la *Pravda* et affichant chez lui, même si ce n'est que sur la porte du placard à balais, la photo du numéro un soviétique, et une mère conservatrice. En tant que communiste, le père n'a jamais eu de promotion dans sa vie professionnelle. Les monologues interminables auxquels il se livre à table éveillent chez le fils un profond rejet de la politique. En outre, Jón a d'autres problèmes : à l'école, c'est un cancre. Les médecins le déclarent attardé. Il est petit, malingre, souffre d'hyperactivité et est sujet aux migraines. Il n'apprend à écrire qu'à l'âge de 14 ans et ne parvient à énumérer les mois de l'année dans le bon ordre que lorsqu'il a 16 ans.

A cet âge-là, il a déjà deux tentatives de suicide à son actif et écume les foyers pour jeunes en difficultés. Tout le monde, y compris lui-même, le prend pour un idiot. A 13 ans, il prend trois décisions : il sera punk, il sera le clown de la classe (*"Mieux vaut être un clown qu'un idiot"*) et il n'apprendra plus rien dans le cadre scolaire. Il ne lira plus qu'"en privé", mais alors sans arrêt : sur l'anarchisme, Bruce Lee, les Monty Python, le *Tao Tö King* et le surréalisme. Gnarr devient aide-soignant en psychiatrie, chauffeur de taxi et bassiste au sein du groupe punk Les Morveux. A 20 ans il est papa, et un beau jour il se rend compte qu'il déteste la musique – mais qu'il adore parler entre les morceaux. Il parle de plus en plus et finit par décider d'en faire son métier.

Il entame alors une carrière de comique et enchaîne gags téléphoniques pour la radio, stand-up, chroniques, sketches et séries télévisées. Sur l'île, le métier d'humoriste n'est pas courant. Ce qui vaut aux fils de Gnarr de s'entendre dire par leurs camarades de classe que leur père a l'air sérieusement dérangé. Mais les gens s'habituent et il devient célèbre. (*"Ce qui ne veut pas dire grand-chose sur une île de 300 000 habitants, explique Gnarr. T'achètes une bouteille de lait, et paf, t'es célèbre."*) Plus tard, pendant la campagne électorale, ses adversaires se servent de ses blagues contre lui, notamment de *No Regrets*, un disque de reprises de chansons romantiques qu'il interprète sous les traits de Hitler, ou encore de son rôle à succès de stalinien, chauve, égoïste, mais d'une maladresse touchante, dans une série télé. En gros : s'il incarne ces personnages, c'est qu'il est comme eux.

Ce qui est sûr, c'est que Gnarr ne passe pas inaperçu. Il adore arborer des coiffures extravagantes, des tenues délirantes (maillot de bain une pièce, par exemple) et sa conversion au catholicisme est restée dans toutes les mémoires : pendant des mois, il a agacé tout Reykjavik avec ses chroniques enthousiastes sur le pape et sur la hiérarchie ecclésiastique, pour finalement décider de rester agnostique. D'un autre côté, il est père de cinq enfants. Et écrivain, humoriste, et valeur sûre de la télévision. Mais c'est aussi un homme tranquille au rire tonitruant, un esprit chaotique, mais avec une femme intelligente à ses côtés.

La campagne. *"Notre stratégie dans la campagne électorale était de développer un monde alternatif dans tous les domaines, explique Heida Helgadóttir, la directrice de campagne. La vie politique est dominée par des hommes, des vieux, qui se balancent des crasses selon un rituel bien agencé. Nous, nous avons misé sur notre expérience, l'humour et la sincérité. Et nous avons le candidat idéal. Jón est un humoriste, il a la répartie facile et il sent bien la salle. Il savait à quoi tient une bonne politique : à une bonne perception du monde qui vous entoure."* En effet, le Meilleur Parti a mené une campagne qui n'avait rien à voir avec celle des autres partis : pas de dons, pas d'argent, pas d'affiches.

Dans les débats publics, Gnarr racontait des anecdotes plutôt que de batailler avec les autres candidats. Les professionnels de la politique en souriaient. Du moins jusqu'à ce que le Meilleur Parti atteigne 10 % dans les sondages. Là, le ton a changé. On a accusé Gnarr de ne prendre ni la situation ni la population au sérieux. Même la presse a commencé à ne plus trouver ça drôle. Gnarr s'est fait tailler en pièces lors d'un entretien télévisé. Interrogé sur l'aéroport [sujet de controverses pour des raisons de sécurité et de nuisances sonores], il répond : *"Aucun avis."* Il quitte le plateau découragé, humilié, avec le sentiment d'être un idiot. Mais à sa grande surprise le public le félicite : *"Enfin un qui l'avoue !"* Le Meilleur Parti atteint 20 % dans le sondage qui suit.

C'est alors qu'arrive la fameuse vidéo, peut-être la plus drôle et la plus réussie de toute l'histoire politique : une version adaptée pour les besoins de la cause de *Simply the Best* de Tina Turner,

chantée en chœur par les candidats après une brève introduction bien tournée de Gnarr, qui commence ainsi : *"A vous, concitoyens de Reykjavík, de décider maintenant du fond du cœur si vous voulez un avenir radieux avec le Meilleur Parti ou si vous voulez une ville en ruines."* "C'était facile pour nous de tourner une telle vidéo : on était tous des musiciens et des pros du clip", expliquera plus tard Óttarr Proppé. Quoi qu'il en soit, c'est le plus beau clip politique qui ait jamais été tourné : il vous met en joie pour le reste de la journée. Les gens ont adoré – et il a emporté leur adhésion.

A deux semaines des élections, les sondages donnaient le Meilleur Parti à 38 %. C'est là que Gnarr songe à tout abandonner. Il ressent de la fatigue et a l'impression de ne pas être à sa place. Les hommes politiques l'énervent, avec leur *small talk* avant et après les débats, et les insultes pendant. Il voit bien qu'il ne connaît rien aux dossiers – mais qu'il commence à faire comme si. Panique. Après plusieurs jours de dépression, il se réfugie dans sa baignoire – et deux idées jaillissent. Premièrement, *"le Meilleur Parti avait fait son chemin, s'était imposé, je ne pouvais pas le laisser tomber, même si ce n'était pas dans mon intérêt. Désormais, il dépassait ma personne, j'étais devenu un personnage de ma propre pièce. Ma liberté était derrière moi, j'étais prisonnier, mais curieux."*

Deuxièmement, c'est une plaisanterie qui le confortera dans sa conviction. Le lendemain, lors du dernier débat, Gnarr monte à la tribune et déclare : *"Nous, au Meilleur Parti, nous avons toujours dit que nous ferions de la politique aussi longtemps que ça nous amuserait. Tout cela est devenu désormais très sérieux. C'est pourquoi je retire ma candidature ainsi que celle du Meilleur Parti aux élections municipales."* Stupeur. Le public reste muet, les autres candidats se regardent. Et Gnarr lance : *"Mais non, je rigooooole !"* Pour les journaux, c'en est trop : Jón Gnarr vient de lancer sa dernière blague et le Meilleur Parti de perdre toute crédibilité. Deux semaines plus tard, il remporte le scrutin. Gnarr a déclaré par la suite : *"Cette campagne s'est déroulée comme le disait Gandhi : d'abord ils t'ignorent, ensuite ils se moquent de toi, puis ils te combattent et, pour finir, tu gagnes."*

Vikings des temps modernes. Cette victoire n'aurait pas été possible sans la catastrophe qui s'est produite auparavant : le 24 septembre 2008 la banque new-yorkaise Lehman Brothers fait faillite, et une semaine plus tard c'est le tour de l'Islande. Aucun autre pays n'a été frappé aussi vite et aussi brutalement. Les trois banques principales du pays s'effondrent du jour au lendemain et la Bourse chute de 90 %. De surcroît, on apprend que les banquiers islandais se sont accordé d'énormes prêts à taux zéro juste avant le krach. L'Islande, qui n'a connu ni guerre, ni guerre civile, ni révolte (le sang ne coule que dans les sagas), découvre manifestations de masse, jets de pierres, incendies et gaz lacrymogènes. Le gouvernement démissionne, et entraîne avec lui la chute de toute une culture politique.

Au cours des années précédentes, les conservateurs avaient tout dérégulé, faisant de l'Islande un géant de la finance, porté aux nues par les économistes, l'OCDE et le président de la République, Ólafur Grimsson, qui n'avait pas hésité à déclarer un an plus tôt : *"Nous sommes des Vikings"*, ajoutant que la rudesse du climat islandais avait de toute évidence préservé l'instinct de tueur des ancêtres. Or voilà que disparaissaient d'un coup du paysage non seulement les beaux costumes, les Range Rover et les boutiques de luxe, mais aussi les emplois et les pensions de retraite.

La ville. En temps normal, être maire de Reykjavík devrait être un plaisir. La ville est jeune, sensiblement plus jeune que la moyenne européenne. Beaucoup de bars, beaucoup de musique, des nuits d'hiver interminables, bref, beaucoup d'enfants. Comme le travail des enfants était encore très

répandu il n'y a pas si longtemps, la plupart des Islandais ont occupé de nombreux emplois : ouvrier dans une conserverie de poisson, maçon, journaliste (un Islandais sur sept écrit au moins un livre dans sa vie, dit-on), directeur d'agence bancaire, etc. Il n'est pas rare qu'un directeur de banque licencié redevienne pêcheur. *"On a tous plusieurs casquettes, c'est forcé : on est si peu nombreux, explique la cliente d'un bar. Les Islandais sont décontractés, paresseux, ils sont multitalents, et dilettantes en tout. On est des survivants."*

Une première année difficile. Pendant sa campagne, le Meilleur Parti avait promis qu'une fois au pouvoir il mènerait une vie tranquille. Il n'en fut rien. Pendant la crise, les recettes fiscales ont chuté de 20 %. Les dépenses, en revanche, sont fixes, comme partout : 95 % du budget n'est pas modifiable. Or elles se sont mises à grimper en flèche, notamment pour les aides sociales et les allocations chômage. *"Il faut un an",* confie Björn Blöndal, le bras droit de Gnarr, au look de banquier du Far West (bottes, moustache, costume), qui était chargé de délivrer les mauvaises nouvelles, ce qui lui a valu le surnom de "Prince des ténèbres". *"Il faut un an pour comprendre la politique. Une fois que tu as bouclé ton premier budget, tu connais le métier."* La première année est effectivement difficile. L'opposition tire à boulets rouges [sur le Meilleur Parti], le regroupement des écoles maternelles provoque une contestation incessante.

La presse s'en donne à cœur joie : quand Gnarr part en vacances, elle titre *"Le maire se planque"* ; quand son tatouage aux armes de la ville s'infecte, les moqueries fusent. L'élaboration du budget est un vrai casse-tête, surtout parce qu'il faut répartir les coupes budgétaires de la manière la plus raisonnable possible. *"Ce qui m'a surpris, c'est de voir comment les politiques marchent à l'idéologie, se souvient Gnarr. En préparant le budget, on a vu qu'on n'y arriverait pas sans augmenter les impôts. On s'est fait automatiquement cataloguer à gauche et la droite s'est déchaînée. En réalité, on avait juste fait ce qui était incontournable."* Voici une séance de conseil municipal typique : Le conservateur X : *"Nous voulons un maire qui connaisse les faits, pas un qui raconte des anecdotes ! Un maire qui donne des réponses claires à des questions claires ! Un qui ne soit pas idiot !"* Le maire, Jón Gnarr : *"Je suis désolé que tu ne sois pas satisfait de mes réponses. Ton jugement me touche beaucoup, d'autant plus que je ne le partage pas. Franchement, X, on te prend pour quelqu'un d'intelligent, de droit et de compétent."* En matière de politique locale, le Meilleur Parti s'est inspiré d'un concept du *Tao Tö King*, le "wu wei" : ne pas riposter, laisser glisser les attaques. Et toujours manifester de l'estime à son adversaire.

La bonne grand-mère. Les caisses de la ville étant vides, le maire mise sur des actions symboliques : il se fait tatouer les armes de la ville, exhorte une délégation chinoise à libérer les dissidents (elle quitte le pays scandalisée), participe à la Gay Pride habillé en femme, lance pour Noël le concours du plus gros chat de Reykjavík et va voter habillé en chevalier Jedi. Il instaure le Jour du bonjour, vidéo dégoulinante de bons sentiments à l'appui, qui demande aux citoyens de se saluer poliment ce jour-là (ça a marché). A la mort de sa mère, Gnarr arrive au bureau, portant ses vêtements à elle. En signe de deuil... *"Jón aime bien agacer les gens, explique Bjarni Brynjólfsson, l'attaché de presse de la mairie de Reykjavík. De toute façon, un homme politique sans argent ne peut rien offrir à la population. Jón a résolu ce problème avec élégance : aucune de ses actions n'a coûté un sou."* Et Óttarr Proppé ajoute : *"Jón est comme une bonne grand-mère : il fait beaucoup avec très peu. On a montré qu'on pouvait bien s'amuser même sans argent. Ça vaut aussi pour la révolution : Jón et moi, on parlait à tout le monde. On peut aussi abattre le système de classes sans argent."*

Le partenaire de coalition. Le soir du scrutin, le Meilleur Parti pose ses conditions : pour prétendre à entrer dans la coalition, il faut avoir vu les cinq saisons de [la série] *The Wire*. Les sociaux-démocrates acceptent et, selon la presse locale, risquent ainsi le suicide politique. En fait, ils ont le choix entre le risque de mourir et la mort : Dagur Eggertsson, le chef du parti, que ses amis et ses ennemis disent *"très doué pour parler, mais moins doué pour écouter"*, vient de perdre sa deuxième élection d'affilée. Il veut le pouvoir. Il emprunte donc trois saisons de *The Wire*. *"Au début, on s'est dit que ça tiendrait tout au plus un an, se rappelle le social-démocrate Hjálmar Sveinsson. Mais, étonnamment, tout s'est très bien passé. Ils avaient de belles idées : défendre les droits de l'homme, faire de la politique une œuvre d'art, etc. [...] C'est presque toujours Dagur qui dictait la stratégie. [...] Au fond, c'est nous qui prenions toutes les décisions importantes. [...] Ils ne disaient rien ! [...] Je crois qu'ils ne pensaient qu'à trois choses : survivre, assumer leurs responsabilités et s'amuser. C'était vraiment une époque joyeuse."*

Le bilan. Après quatre ans avec des anarchistes à la tête de Reykjavík, le bilan est assez inattendu : les punks ont assaini les finances. Et puis ils ont tenu quelques discours particulièrement réussis, construit plusieurs dizaines de kilomètres de pistes cyclables, conçu un plan d'urbanisme, réorganisé les écoles (ce dont plus personne ne se plaint), développé les petits ateliers d'art et fait de la capitale une ville agréable à vivre et en plein essor : le tourisme enregistre une croissance de 20 % chaque année (ce que certains qualifient de nouvelle bulle). Le prix de l'immobilier recommence à grimper, des hôtels sortent de terre un peu partout, les costumes ne sont toujours pas revenus à la mode mais on voit beaucoup plus de Range Rover dans les rues.

Le pays a de nouveau la folie des grandeurs. *"Le truc le plus radical qu'on ait fait, c'est d'arriver au pouvoir, analyse Björn Blöndal, le Prince des ténèbres. Sinon, on a surtout travaillé. Encore que : le truc radical aussi, c'est d'avoir travaillé proprement. On a engagé des réformes sans aucun argent. En tant qu'artistes, on avait l'habitude de travailler avec de petits budgets, ça nous a aidés. On ne voulait pas faire sauter le système. On voulait construire quelque chose : quelque chose de beau, de divertissant et de cool."* De toute évidence, le Meilleur Parti a rempli son contrat. Il était à 38 % dans les sondages au mois d'octobre dernier, son record. Peu de temps après, Jón Gnarr a annoncé qu'il voulait arrêter et dissoudre le Meilleur Parti : *"Je suis un humoriste, pas un homme politique. J'ai été chauffeur de taxi pendant quatre ans, et même un très bon chauffeur de taxi, mais j'ai quand même arrêté."* D'autres continuent et ont créé le parti Avenir radieux pour reprendre le flambeau. Óttarr Proppé est désormais député au Parlement islandais et Björn Blöndal, le Prince des ténèbres, évolue en politique comme un poisson dans l'eau : *"C'est marrant, une fois qu'on a appris à changer les choses, et qu'on devient bon. La politique, c'est de l'artisanat."*

—Constantin Seibt

Publié le 30 mai 2014 dans *Tages-Anzeiger* (extraits) Zurich

Constantin Seibt

Dagur B. Eggertsson, le nouveau maire

●●● Les élections
du 31 mai ont changé
la donne : les sociaux-démocrates

d'Alliance ont pris
la tête de la coalition
et leur chef de file, Dagur B. Eggertsson,
est devenu le nouveau maire de Reykjavík
le 17 juin. Il a le soutien d'Avenir radieux, qui
a succédé au Meilleur parti de Jón Gnarr,
des Verts de gauche
et des Pirates. Le parti conservateur, qui
a gouverné pendant
des décennies, a quant
à lui obtenu le score le plus bas de son histoire.